

Lecture pour l'été

2 CONVERSATIONS AVEC

Cette nouvelle rubrique n'a pas d'autre prétention que celle de fixer la mémoire de nos communes, et pour cela nous allons à la rencontre de nos aînés afin qu'ils nous racontent leurs souvenirs et nous donnent ainsi une image d'un temps que nous n'avons pas connu. Les propos que vous allez découvrir n'engagent que leurs auteurs et ne sont qu'une facette du miroir du passé. Merci à eux pour cette générosité.

Pour celles et ceux qui souhaiteraient témoigner sur leur passé et ainsi participer à la collecte de nos mémoires, vous pouvez contacter Alain LUCOT : 06 86 90 70 55 ou Dominique RABOISSON : 06 71 27 86 05

Extraits d'un échange avec : **Ginette et Michel ALBERT**

Ils nous accueillent le 27 septembre 2021, à leur domicile. Il est environ 15 heures, c'est un après-midi de fin d'été, ensoleillé comme va l'être notre entretien.

Ginette ALBERT

Ginette PARLANT est née le 10 août 1936 près de St-Quentin de CHALAIS, en Charente. Ses parents dont elle est l'enfant unique, habitaient à ST-AVIT (16).

Notre modeste maison était composée d'une cuisine salle à manger, de deux chambres. Il y avait une cheminée avec une cuisinière à charbon, pas d'eau courante. Les conditions de vie étaient rustiques. Maman était fille unique de cultivateurs, elle travaillait la terre, remplaçait la garde barrière du passage à niveau. A l'occasion, elle aidait ses voisins agriculteurs, cuisinait pour les noces et les communions. Elle a également été secrétaire de mairie de ST-AVIT. J'ai passé toute mon enfance et ma jeunesse dans ce village. Mon père était également fils unique. Il était cordier comme son père. Il travaillait le chanvre, il fabriquait des câbles, des licols,...

En 1941, je suis allée à l'école ST-Christophe à CHALAIS et j'étais en pension pendant la semaine dès l'âge de 5 ans et demi chez les GADRAT qui tenaient un restaurant. Mes parents habitaient trop loin pour m'accompagner tous les jours à l'école et m'ont confiée à cette famille qui m'a élevée jusqu'à l'âge de 15 ans. Ma mère venait me chercher le samedi soir et me ramenait chez eux, le dimanche soir. C'était très dur pour moi ! L'école, c'était du lundi matin au samedi soir inclus sauf le jeudi où il y avait le catéchisme. On était 40 à 45 élèves par classe, 4 à 5 écoliers par table. Le maître d'école assurait quatre niveaux de cours. Nous prenions notre repas le midi sous le préau et nos



gamelles étaient tenues au chaud chez une dame, voisine de l'école. Nous entretenions les parquets et les tables des classes en les cirant. Nous écrivions à la plume sergent major trempée dans l'encrier. Pendant les vacances d'été, je gardais les vaches et les canards dans les prés avec des copines. Après les récoltes, on allait dans les champs glaner les épis de blé pour nourrir la volaille. Il n'y avait ni gaspillage ni gâchis. On élevait une chèvre pour avoir du lait.

A l'automne, on aidait au ramassage du maïs. On récupérait les cabosses cassées pour les bêtes et les panouilles pour remplir les matelas sur lesquels on dormait. On les changeait tous les ans. Pendant l'hiver, on faisait la veillée les mardis et les samedis soir, avec les parents, les grands parents, les voisins, dans la grange, près des bêtes. C'était "notre chauffage central" ! On triait les panouilles pour les matelas, les feuilles de tabac, on cassait les coquilles de noix, on récupérait les cerneaux pour en extraire l'huile. A minuit, on mangeait des châtaignes grillées, des beignets et des crêpes dans une ambiance joyeuse et chacun poussait la chansonnette ou racontait des histoires.

La veillée terminée, j'allais me coucher sur la paillasse de panouilles posée sur les planches de mon lit d'angle, bien au chaud sous l'édredon.

Quand la guerre de 1939-1945 a été déclarée, j'étais petite, j'avais 3 ans et à la fin j'en avais presque 10. La nuit, nous entendions les tirs des soldats allemands. Ils coupaient l'électricité après le couvre-feu et on devait s'éclairer à la lampe à pétrole. Pour ceux qui ne le respectaient pas, ils étaient privés de courant pendant un mois. Pour manger, ils réquisitionnaient la nourriture dans les fermes. Sur une douzaine d'œufs, ils en prenaient la moitié. Nous n'avons pas souffert de privations alimentaires car nous avons des poules, des lapins, des œufs, du lait, du beurre, de la farine, des fruits, des légumes.



La machine à coudre de Ginette

À l'été 1944, les allemands ont reflué vers le front de Normandie, à la rencontre des troupes alliées qui débarquaient en juin. Pris de folie, ils ont lâché les animaux dans la nature, ils ont dispersé les outils agricoles pendant toute la matinée. Ils étaient comme fous furieux. Il n'y a pas eu de violence physique contre la population.

Après la guerre, en 1950, à 14 ans, j'ai passé mon certificat d'études. Mon diplôme en poche, je suis allée en apprentissage de couture chez M^{me} BONNERON. Je faisais le trajet ST-AVIT-CHALAIS quatre fois par jour, en vélo, par tous les temps, pour apprendre le métier et aussi le dimanche matin, en hiver, pour rattraper le temps perdu car on quittait

l'atelier plus tôt à cause du manque de lumière. Pour notre récompense, on avait un café ou un chocolat au lait chaud et un croissant. C'était notre salaire du dimanche !

Les deux premières années d'apprentissage, on n'avait pas de salaire. On livrait le travail chez les particuliers qui nous donnaient de la menue monnaie qu'on mettait dans un pot commun et qu'on partageait entre 7 ou 8 apprentis. Par la suite j'ai obtenu un C.A.P de couture. J'ai fait la couturière de 1950 à 1959. Les futurs patrons passaient un B.E.P.

Il y avait peu de bacheliers à la campagne. 1 ou 2 par canton !

J'ai quitté mes parents en 1959 pour me marier avec Michel et nous sommes venus nous installer à Saint-Antoine. Nous avons un fils, Alain, né en 1965 et baptisé par l'abbé TATTO. Il est professeur de mathématiques en région parisienne.

J'ai exercé des activités professionnelles très variées! J'ai fait des travaux de couture, à la journée, à notre domicile (*vestes, jupes, tabliers, etc.*). J'étais embauchée par M^{me} DE-CUMOND pour faire les confitures, la cuisine du cochon, la couture. Au restaurant de M^{me} MENERET, j'aidais à préparer la cuisine pour les banquets, les mariages, les communions. J'étais ce qu'on appelait, une journalière, payée à la tâche. (*1 franc, 1,50 Franc de l'heure dans les années 60*). J'ai aussi travaillé à l'épicerie de M^{me} VITAL, la mère de NANNIE. Pendant longtemps les écoliers ont déjeuné chez M^{me} MENERET et après chez M^{me} DEFONTAINE dans la rue du lavoir. En 1970-1971, la mairie a créé une cantine scolaire qui se tenait dans la maison de M. CHAPUZET. L'aménagement était des plus rustiques. Il n'y avait pas l'eau courante, pas de chauffage, pas de toilettes, le sol était en ciment brut ! Les commodités étaient au fond du jardin, dans une cabane en bois, près du puits. Il n'y avait en tout et pour tout qu'une gazinière "à deux feux" et un four. Pour conserver les aliments, il y avait un garde-manger sur le côté de la pièce qui donnait sur le lavoir.

Plus tard, j'ai eu droit à un frigo et à un petit congélateur ! Pour nous chauffer, nous avons récupéré un vieux poêle à bois. On y faisait chauffer l'eau pour faire la vaisselle à la main. Le réfectoire était étroit et tout en longueur. Il y rentrait une enfilée de tables pour y nourrir 35 à 45 élèves en moyenne. Je préparais tout. La soupe, les entrées, le plat garni, les desserts.

Deux personnes venaient pour surveiller et m'aider pendant le repas. Les écoliers étaient assis sur un banc contre le mur.

Nous passions juste entre le mur de face et la table pour les servir. Un enfant ne pouvait pas sortir avant la fin du repas sauf "urgence" mais en faisant lever tous les autres !

L'organisation était réglée comme une horloge ! Il me fallait tout prévoir. Faire les courses alimentaires aux deux épiceries du village (VALENTIN et VITAL), à la boucherie Roussie et le lait chez Castagna. J'avais tout sous la main. Les quantités achetées étaient conséquentes pour nourrir une quarantaine d'enfants ! Je rapportais les courses dans un très grand cageot folklorique sur mon vélo sauf les jours de pluie où Michel m'aidait avec la voiture. Il n'aurait pas fallu que le pain soit trempé ! Les achats étaient réglés au trimestre par la mairie.

Je composais et je cuisinais les repas de l'entrée au dessert.

Ça commençait la veille au soir. J'allais à travers champs jusqu'au "réfectoire", installer les couverts pour le lendemain. Je gérais les tickets de cantine. Je préparais le potage pour deux jours dans un grand faitout. Souvent Michel, à la maison, épluchait des tas de légumes et des kilos de pommes pour préparer la compote. Lorsque je cuisinais une daube, un ragoût ou un sauté de veau, je venais tôt le matin. Je faisais mariner la viande. Je faisais mijoter la viande pour le lendemain pendant que je faisais la vaisselle et que je nettoyais la salle. Je quittais vers 15 heures. Le jour venu, je rajoutais les légumes et je finissais de cuire pour midi. Le menu était composé du potage, d'une entrée (*crudités de saison et saucisson sec ou à l'ail*), le plat de viande et la garniture, un laitage ou une compote faits maison..

Au moment du mardi gras on faisait des crêpes pour les enfants que je préparais la veille au soir avec trois poêles à frire. Cela a duré jusqu'en 1974 où la nouvelle cantine a été inaugurée. Les conditions de travail se sont améliorées et aujourd'hui, les équipements électroménagers, c'est le top à la cantine ! A 65 ans, j'ai pris ma retraite. Il y a maintenant 21 ans.



Michel ALBERT

Il est né le 22 mai 1933 à St Quentin de CHALAIS, en Charente. Il est le 4ème d'une fratrie de 6 enfants.

Mon père était ouvrier, né aussi à St-Quentin de CHALAIS. Ma mère était née à Sainte Marie. Elle était orpheline et confiée à l'assistance publique. Très jeune, elle a été placée comme domestique dans des familles.

Mon père s'est fait embaucher, à BONNES, dans l'entreprise AUDEMARD, qui fabriquait des brabants et des charrues. C'était une petite entreprise de 15 ouvriers. En complément, il a pris en location, une petite métairie pour faire un jardin et élever quelques bêtes afin de nourrir sa famille de 8 personnes. La maison n'avait aucun confort. On s'éclairait à la lampe à acétylène et le matin, nos vêtements étaient imprégnés des vapeurs du gaz !

Nous étions très pauvres. Dès 10 ans, j'avais un couteau dans la poche et j'allais chez les voisins, piquer des pêches. Ils nous voyaient mais ils étaient très tolérants. On connaissait beaucoup de plantes qu'on pouvait manger crues pour calmer notre faim. J'ai fait toute ma scolarité à BONNES. A partir de 11 ans, nos parents nous plaçaient dans une ferme (tout en étant à l'école). Au mois de mai, on nous faisait lever à 5h30 pour aller garder les vaches. C'était pendant la guerre de 1939-1945. Le matin pour casser la croûte, c'était une pomme de terre avec du gros sel et un gros bol de lait chaud ! C'était une ferme importante. Après, on allait à l'école, en retard. Le soir, on retournait à la ferme pour finir notre journée de labeur. Et comme ça tous les jours de la semaine, jeudi et dimanche compris et pendant les vacances aussi ! On n'était pas dorloté !

En plus de son travail, mon père labourait pour un prêtre qui possédait des terres à BONNES. Il venait fêter ses anniversaires à la maison. Gamin, j'étais farceur. Pendant les fêtes de l'avent, j'avais enroulé le battant de la cloche de l'Église dans une veste et mes copains qui devaient faire sonner la cloche ne comprenaient pas son silence ! On vivait ce que vivaient les gosses de mon âge. Les grands faisaient la loi !

Au début de la guerre, en 1939, on a vu l'armée française, équipée de chevaux, se retirer, en pleine débâcle. Elle est passée par BONNES. Une heure après, l'armée allemande moderne et motorisée, occupait les lieux. La différence était frappante. *"On a toujours été en retard d'une guerre !"* Les allemands ont réquisitionné l'école pour y être hébergés. Pendant 1 an, nous n'allions en classe que le matin pendant 3 heures. J'ai fait toute ma scolarité à BONNES.

Il y avait 100 élèves répartis dans deux classes mixtes et seulement deux enseignants ! J'étais gaucher. La maîtresse m'a attaché la main gauche dans le dos toute une année pour m'obliger à écrire de la main droite. Après, je savais écrire indifféremment des deux mains ! Ça m'a contrarié au début de ma scolarité ! Le maître s'occupait des grands et la maîtresse des petits. Cette dernière, quand on était distraits, nous prenait l'oreille avec ses ongles pointus... Il fallait suivre ! Lorsque je suis passé *"chez les grands"*, le maître me donnait des retenues pendant la récréation. J'ai vite appris mes conjugaisons pour retourner en récré ! Et depuis, je ne les ai pas oubliées !

L'instituteur avait une bibliothèque magnifique et j'aurais voulu continuer avec lui pour les bouquins car j'étais très intéressé par la lecture. L'année du certifié, il nous invitait à regarder les étoiles dans un télescope. Il avait certains moyens qui lui permettaient de posséder du matériel. Je nageais dans le bonheur ! C'était un brave homme. Il a fait toute sa carrière à BONNES.

A 14 ans, à la fin du secondaire, j'ai passé le concours d'entrée à l'école normale d'Angoulême, j'avais la moyenne. Le professeur est venu voir mon père :

- *"Il faut qu'il continue ses études."*

Mon père lui a répondu :

- *"Je n'ai même pas de quoi lui payer le ticket de car pour aller à Angoulême !"*

A la débâcle, en 1940, nous avons vu arriver des réfugiés venant de Normandie, de Bretagne, de



Lorraine. Il y a eu des mariages avec les BONNOIS et les BONNOISES. Après la guerre, on a longtemps gardé des contacts avec des lorrains qui sont revenus en vacances et que nous sommes allés visiter à FAREBERSVILLER en Moselle.

En 1940, les soldats allemands, étaient en cantonnement à BONNES. C'était des gamins qui devaient avoir entre 18 ou 19 ans, Ils étaient cool. Lors de l'attentat contre Hitler, en 1944, ils étaient heureux car ils disaient : *"la guerre est finie, Hitler il est mort !"* Ils avaient fêté l'événement en se soûlant au schnaps. Ils étaient ronds comme des queues de pelle mais ils ont vite dessoûlé. Hitler avait survécu ! Peu après, ils sont partis sur le front russe et d'autres jeunes qui en revenaient les ont remplacés. Ils étaient plus féroces et on les craignait.

Des prisonniers allemands sont restés après la guerre pour travailler dans les fermes où ils ont bien été traités. Ils sont d'ailleurs revenus en vacances, des années plus tard, avec leurs familles pour visiter les fermiers.

A la libération il y a eu des exactions, *"des règlements de comptes"*, des crimes, des exécutions sommaires d'innocents par des meurtriers, des délinquants, de faux résistants, de faux maquisards, des FFI de la 24^{ème} heure qui pillaient, violaient, assassinaient des Français. Cette période d'épuration (mal nommée) a été l'occasion pour certains de dénoncer des gens pour faits de collaboration non avérée. Des femmes ont été tondues sur le marché, un jour de foire à CHALAIS, pour avoir eu des relations amoureuses avec des allemands. Des anciens collabos ont dénoncé des gens, les ont fait condamner à mort pour s'approprier leurs biens. Ces faux maquisards profiteurs étaient souvent des délinquants de passage.

J'aurai dû partir au service militaire en 1954 mais mon frère y était déjà, en Allemagne. Soutien de famille pour aider mon père, à la culture, j'ai donc travaillé à Moulin neuf, à l'atelier de bobinage pendant un an.

En 1955, l'armée de terre m'a recruté à BORDEAUX où j'ai fait l'école des sous-officiers et j'ai été affecté dans une unité combattante en Algérie, dans l'Oranais, à la frontière Algéro-Marocaine. J'avais la responsabilité d'un petit groupe d'éclaireurs. On reconnaissait le terrain pour le sécuriser avant l'arrivée de la compagnie. J'ai fait ça pendant 15 mois dans des conditions périlleuses sans jamais perdre un seul homme même si parfois c'était très chaud !

Très chaudes aussi les conditions de vie sous la tente par des 50°, sans grand confort ni nourriture assurée.

Il nous est arrivé souvent de manger des palmiers nains, de chasser du gibier à la fronde ou d'acheter des aliments à la population des villages. On jeûnait souvent ! On a construit nos propres baraquements pour nous protéger de la chaleur et du froid car le thermomètre descendait à 8°, le matin !

Nous étions mal équipés pour le terrain. Nous portions des godillots cloutés, très lourds peu adaptés au climat et au terrain et on nous entendait venir de loin ! Après 6 mois de supplice, nous avons dû acheter des "PATAUGAS" en toile grâce à l'argent envoyé par nos parents. Il y avait 200 000 hommes à équiper, nous aurions pu attendre longtemps ! C'était ça l'armée française !

Afin de détourner les adolescents du recrutement des fellagas, nous avons fait du terrassement pour aménager des terrains, dans la montagne, pour jouer au foot avec eux.



Peu nombreux au début, il y a eu jusqu'à 70 enfants que l'on incorporait dans l'équipe au fur et à mesure. Ils étaient heureux ces gamins ! Jamais, ils ne nous auraient fait de mal en nous connaissant aussi longtemps. Le FLN venait les menacer mais on veillait sur leur sécurité.

Les vrais fellagas qui étaient belliqueux ne représentaient que 10 % de la population autochtone qui était majoritairement favorable au maintien de la France en Algérie aux côtés des pieds noirs avec qui ça se passait mieux qu'on ne le disait.

La pacification a été ratée par des politiciens et des militaires de haut rang, incompetents et ignorants de la situation réelle en Algérie.

Pour nettoyer le terrain de la présence des fellagas, l'aviation venait mitrailler l'endroit et a même failli nous tuer en nous confondant avec eux ! J'ai été légèrement blessé à la tête. La légion étrangère venait nous épauler. C'était de vrais pros ! Une autre fois, c'est l'artillerie qui a tiré sur nous au canon de 105, du fait du mauvais réglage du tir. 400 obus en 3 minutes ! Nous sommes montés trop vite sur un piton rocheux et le lieutenant-colonel qui commandait le tir nous a confondus avec des rebelles. Un de nos avions survolait le terrain des opérations et donnait des Informations pour le tir. L'officier n'a jamais admis son erreur et ne s'est pas excusé. J'ai reçu des éclats par ricochet qui m'ont brûlé. Il n'y a pas eu de tués, seulement des blessés. L'artillerie s'est enfin aperçue de son erreur et a cessé le tir. Il était temps ! Je n'avais pas peur. Après mon temps à l'armée, j'ai été démobilisé en décembre 1957, après 24 mois de campagne en Algérie.

De retour à la vie civile, j'ai repris mon activité à l'usine de Moulin neuf. J'étais responsable d'un atelier. Je formais des jeunes pour travailler sur des métiers à tisser.

Le comportement des employeurs n'était pas convenable. Nos difficultés étaient ignorées, nos droits bafoués. J'ai monté un syndicat CGT et on m'a traité de communiste comme mon père ! L'entreprise était vieille et il aurait fallu investir pour moderniser les outils de production. Les patrons ne le voulaient pas !

Les ouvrières et les employées de bureau s'en allaient les unes après les autres. On retrouvait facilement du travail, à l'époque, c'était le plein emploi après la guerre.

En 1970, j'ai aussi quitté l'entreprise pour vendre, installer et dépanner de l'électroménager chez un artisan. J'y suis resté 5 ans mais il a décidé d'arrêter en 1975. J'ai ensuite construit des courts de tennis dans tout le quart Sud-Ouest. Je suis resté dans l'entreprise de mai à juillet 1975. J'ai ensuite été recruté par "La MEYNARDIE" comme gardien de nuit. J'avais fait les 3/8 dans un de mes anciens métiers et cela ne me dérangeait pas de travailler la nuit. J'organisais moi-même mon activité et on m'a témoigné d'emblée de la confiance. Je m'y suis plu. J'y suis resté 18 ans, sans incidents. La journée, j'avais une deuxième activité de maçonnerie ou de travaux agricoles. Je me suis toujours adapté à toutes les situations. Je suis parti en retraite plus tôt à 59 ans, en 1992, bénéficiant des années de ma campagne militaire. On a beaucoup travaillé sans jamais avoir eu de gros salaires mais on était heureux !

Ginette reprend la conversation...

Nous avons fait beaucoup de bénévolat auprès des jeunes quand Michel entraînait pour le football. On les transportait, on entretenait leurs tenues de sport, on les équipait grâce à des bourses pour les chaussures. On y a consacré beaucoup de temps et d'efforts mais on le faisait avec plaisir pour les gosses de 6 à 13 ans. Ils étaient heureux, ils chantaient, criaient leur joie. On a participé à des finales départementales.

Michel de conclure...

On a eu une vie bien remplie comme beaucoup de gens comme nous. Même si je n'ai pas réalisé le souhait d'être instituteur. Je n'en ai ni amertume, ni frustration. C'était sans doute mon destin ! Mon fils est enseignant et il a réalisé mon rêve en le devenant.

Entre temps, Ginette nous sert une succulente pâtisserie maison qu'elle a confectionnée pendant que Michel remplit nos verres d'un excellent breuvage pétillant. Nous avons passé un inoubliable moment d'échanges, de souvenirs et d'humanisme partagés avec Ginette et Michel ALBERT. Cette belle journée de fin d'été s'achève et nous prenons congé de nos hôtes avec des émotions mêlées de regrets.



"CONVERSATION AVEC..."

Cette nouvelle rubrique n'a pas d'autre prétention que celle de fixer la mémoire de nos communes, et pour cela nous allons à la rencontre de nos aînés afin qu'ils nous racontent leurs souvenirs et nous donnent ainsi une image d'un temps que nous n'avons pas connu. Les propos que vous allez découvrir n'engagent que leurs auteurs et ne sont qu'une facette du miroir du passé. Merci à eux pour cette générosité.

Extraits d'un échange avec : **Robert MARTY**

Je suis né à FESTALEMPS le 2 septembre 1924. Mon grand-père, mon père et ma mère étaient de la commune de FESTALEMPS. Mes parents étaient agriculteurs, leurs parents étaient agriculteurs. Ils pratiquaient l'élevage et cultivaient des céréales. Les surfaces n'étaient pas comme maintenant.

J'avais un frère plus âgé de deux ans. Il est devenu agent d'assurance après la guerre. J'ai pris la suite de mes parents. Je ne devais pas y rester mais nous étions en 1940. Il y avait la ligne de démarcation, j'étais toujours au lycée à Ribérac. Mon père avait été rappelé. Ils ne l'ont pas gardé longtemps parce qu'il avait fait la guerre de quatorze. Ils l'ont gardé un mois ou deux, mais on ne savait pas alors que la guerre allait durer. Tout le monde était parti, il n'y avait plus d'hommes dans le village.

J'étais bon élève ; d'abord à l'école de FESTALEMPS puis je suis allé à l'école libre à LA ROCHE CHALAIS et je devais entrer au lycée à RIBERAC. J'ai eu le certificat d'étude à 11 ans. J'aurais pu passer le brevet... Mais j'ai travaillé sur la propriété. Mon grand-père paternel habitait déjà là où je suis à la "Haute Ecurie". Il est mort en 1934. Mon oncle aussi était parti à la guerre. Ma tante était seule également et j'allais l'aider de temps en temps. J'allais donner la main à mon grand-père maternel. Il avait une propriété à la PEYSONNIE.

Ma femme était de LORMONT. Elle travaillait avec son Grand-Père qui était Maître de chais au château de LA SALAGRE. J'ai une fille, Maryvonne, qui est née en 1952 et elle vit à ST-SULPICE-DE-ROUMAGNAC. Elle était infirmière libérale. J'ai un fils qui est né en 1950. Il se prénomme Michel. Il travaillait chez Alcatel. Il installait des centraux téléphoniques. Il a fini sa carrière comme commercial. Il vit dans les Yvelines. J'ai 4 petits-enfants et 9 arrière-petits-enfants.

La guerre 1939-1945

Pendant la guerre on n'était pas trop tranquille. Avec la forêt de la Double et le maquis, les Allemands



passaient tous les jours. On a gardé des réfractaires qui ne voulaient pas partir en Allemagne pendant 8 mois. Ils dormaient dans le grenier. Ils voulaient passer la ligne de démarcation. Avec mon grand-père on allait couper la litière du côté de la JEMAYE, presque en zone libre. Je les ai amenés ils ont fait le reste. Et pourtant le poste de garde n'était pas loin. Je ne les ai pas fait passer, mais je les ai rapprochés là-bas pour leur faire voir où il fallait passer. Je n'ai pas eu de nouvelles, ils ont sans doute réussi à passer. Il y en avait un qui était espagnol, il était des îles Canaries.

On était imposé pour le ravitaillement des allemands. Il fallait donner du foin, de la paille, du blé, de l'avoine, du vin, des pommes de terre... Ils payaient un peu, je ne me rappelle pas bien, mais c'était insignifiant. Le grain qui était pour les allemands, on l'apportait à ST-PRIVAT à la maison de Monsieur BEAUPUY, en face de la mairie. Les Allemands avaient des chevaux pour tirer les canons. Il y a eu la réquisition des chevaux. Ils en ont emmené quatre à TRELISSAC. Nous, on a eu de la chance. On en avait deux, un trop jeune et l'autre trop vieux. Je suis parti quelques mois pour échapper au S.T.O. (service du travail obligatoire) du mois d'octobre au mois de mars pendant la guerre dans les bois du côté de ST-BARTH (*St-Barthélémy*). J'ai passé 4 à 5 mois à m'occuper du ravitaillement des réfractaires qui étaient une vingtaine. Ils n'ont pas eu de chance ils se sont fait prendre.



Moi je m'en suis tiré... seul... Je n'étais pas résistant, mais réfractaire au S.T.O. Si on avait été pris avec une arme, c'était l'exécution sur le champ. Les groupes de résistants eux, venaient quelquefois mais pas souvent ici. Ils étaient dans le château des FARGES, après PONTEYREAU, qui appartenait à Monsieur SULZER. Là ils avaient installé un quartier général. Mais ils se sont fait prendre aussi. Le jour du 26 mars 1944.

A cette époque-là il y avait le marché noir ?

Le marché noir. (Pff!). Ils appelaient ça du marché noir... Les gens venaient chercher des poulets, des lapins... On en vendait bien sûr mais pas plus cher que si l'on avait vendu au marché. Il s'appelait marché noir parce que c'était un marché qui ne rentrait pas en commerce. Tout le monde n'en profitait pas. Les gens qui allaient au restaurant, ils mangeaient des produits du marché noir. C'était la présence des Allemands qui avait déclenché ça.

Vous avez connu les tickets de rationnement...

Oui, on allait les chercher à la mairie. On les donnait tous au boulanger (nous, on avait le four à pain et le concasseur. On les avait déclarés à la Mairie.) ou à la boucherie. On ne manquait pas de viande, même s'il n'y en avait pas à l'étalage. Il y avait un abattoir local. On ne donnait pas de viande à n'importe qui. Il fallait se méfier.

Toutes les communes n'étaient pas aussi bien loties. VANXAINS était mal logé. Officiellement on ne mangeait pas de pain avec du blé on le faisait avec

le maïs. En fait on ne déclarait pas tout. On n'a pas souffert de manque de nourriture. On élevait de tout, on avait beaucoup d'animaux : des poules des canards... On faisait "venir" 5 cochons.

La route RIBERAC/MONTPON correspondait à la ligne de démarcation.

Il y avait une kommandantur à VANXAINS. Les allemands passaient plusieurs fois, nuit et jour. Au début du conflit les occupants étaient assez respectueux. A ST-AULAYE

il y en avait plusieurs centaines. Les maisons libres étaient occupées.

Sur le terrain de football, ils avaient construit des baraques en planches.

Le Commandant de ST-AULAYE n'était pas pour HITLER. Il avait fait des études à PARIS plusieurs années. Il parlait bien le français. Il était venu 1 ou 2 fois à la ferme parler avec mon père. C'était embêtant... pour les gens qui voyaient ça et qui auraient pu mal l'interpréter. Je n'aimais pas ça. Sur la fin c'était les SS qui patrouillaient.

Pendant la guerre, M^{me} CALLEROT a fait passer beaucoup de gens en zone libre. Elle en a fait des kilomètres à vélo... Elle passait là, devant, elle allait chez M^{me} LAUTRETTE devenue M^{me} JACQUIN qui habitait FESTALEMPS, à côté de l'église. Mais on ne savait pas à l'époque... On ne communiquait pas avec les gens... tout le monde restait sur ses gardes. Ma femme avait une tante qui habitait VANXAINS pendant la guerre. Elle faisait partie de la Résistance. Chez elle c'était le rassemblement de ceux qui voulaient passer en zone libre. Elle a failli se faire prendre.

2000 personnes seraient passées en zone libre grâce à René PAZAT (Source P.ROLLI)

Tous les quinze jours il y avait des parachutages, dans les bois sur la commune de VANXAINS. C'était René PAZAT de la ferme des TUILLIERES qui était en communication avec eux. Il allait allumer les feux pour guider les avions. Les allemands les guettaient...



Un soir là, il y avait un petit avion qui tournait... On a vu deux parachutistes qui descendaient. C'était des Anglais. Les Allemands eux aussi les avaient vus. Alors pendant des mois ils sont venus fouiller les maisons. Ils entraient sans dire bonjour sans rien demander. Ils fouillaient toutes les pièces. Un jour j'ai failli me faire passer à tabac... On avait des sacs de blé qui étaient montés en carré, cela faisait comme une entrée... Il y en a un qui saute pour regarder dedans... le sac était un peu sur le bord et il tombe là... Sur le coup je n'ai pas rigolé mais presque... Il y en a un qui l'a vu. Il m'a galopé dessus et j'ai reçu un coup de crosse dans les côtes.

C'étaient des SS, On les reconnaissait à leurs insignes. A FESTALEMPS, des officiers allemands étaient venus voir le maire M. PARTOUR. Ils lui ont dit : *"vous avez 5 communistes dans la commune, donnez-nous les noms."*

Le Maire n'a pas voulu donner de noms. Avant de partir l'officier a sorti son calepin et il a montré la liste au maire en lui disant *"regardez les noms, là ! On reviendra. On reviendra Monsieur le Maire. Vous réfléchirez bien"*. Ils ne sont pas revenus. Seulement à la libération le Maire était sur une liste comme collaborateur. J'en ai vu des miliciens. Eux, ils ont dénoncé. Il fallait faire attention à ce que l'on disait. Le boulanger MATHIEU de FESTALEMPS et ses deux clients sont allés à BUCHENWALD. Ils ont été dénoncés. Il y avait une gendarmerie à ECHOURGNAC, maintenant il n'y en a plus. C'était fin juin je crois, il faisait chaud. Je vois passer le boulanger et son fils. Il y avait une voiture avec des Allemands devant et une autre derrière.

Je savais qu'ils ravitaillaient le Maquis. En passant à ECHOURGNAC, ils ont emmené le boulanger et sa fille. La femme ils l'ont laissée. Ils ne sont jamais revenus. Il n'y en a que deux qui sont revenus OLLIVEAU et DRUAU Adrien. Ils avaient été torturés.

Les relations entre certaines femmes et les Allemands...

J'en ai connue qu'une seule. Elle est partie avec un Allemand. Elle était de VANXAINS. Ils ont tondu des femmes à ST-AULAYE. Ils l'ont fait aussitôt. Les prisonniers n'étaient pas rentrés encore. La femme qui tenait l'hôtel de FRANCE à ST-AULAYE avait des contacts avec la résistance et pourtant à la libération, je crois qu'elle a été tondu.

L'ANNÉE 1944

Mars :

Le 26 mars les allemands mettent le feu dans la région. Ils voulaient décapiter la Résistance. Ils passaient avec un véhicule armé de canon à bombes incendiaires. Ils tiraient tous les 200 m et mettaient le feu une fois à droite et une fois à gauche. Le château des FARGES avait entièrement brûlé. De plus ils ont commis des exactions sur les civils. Le matin même, j'ai failli me faire prendre à VANXAINS. J'allais me faire couper les cheveux. Il y a une petite rue qui descend par là et... C'est étroit et après on tombe sur la place. Heureusement qu'il y avait quelqu'un qui m'a arrêté. Je ne descendais pas vite et il a attrapé mon porte bagage alors je suis tombé et il m'a dit *"rentre ! rentre !"*.

C'était un mécanicien. Il a ouvert le portail et je suis entré... Sitôt la porte fermée, deux side-cars nous sont passés à ça... Le garagiste qui logeait en haut m'a dit *"Ne regarde pas trop aux fenêtres !"*.

Mais quelque fois je regardais. Les allemands avaient une vingtaine d'otages autour du monument. Ils en ont fusillé trois.



La maison familiale

Le 11 juin 1944, des Francs-tireurs et partisans détruisent un train de protection allemand en gare de Mussidan. Au même moment, se produit un accrochage avec un convoi de la puissante 11^{ème} Panzer division de la Wehrmacht, en provenance de Bordeaux. Les maquisards ne peuvent lutter... Le maire de Mussidan, Raoul GRASSIN, est assassiné dans la rue. 52 personnes seront fusillées en représailles à l'attaque d'un train blindé allemand qui patrouillait tous les jours sur la voie ferrée pour éviter sa destruction par la Résistance et permettre l'acheminement de la "Das Reich" en Normandie (la division Das Reich est bien passée à Mussidan le 15 juin 1944).

(Source : AJPN)

Une autre fois à SERVANCHES... Alors que j'étais réfractaire au S.T.O... J'avais été dormir chez mon cousin. Je devais ramener des sacs vides de pommes de terre à la DUCHE où ils faisaient le charbon de bois pour le gazogène. L'entreprise GAZIANA avait besoin d'ouvriers, aussi elle proposait aux jeunes réfractaires du S.T.O. de venir travailler pour elle. Nous étions 20 ou 25 dans cette zone avec d'autres ouvriers. Donc ce jour-là, j'étais à vélo, je revenais de chez mon cousin. J'arrive à 100 m de l'allée du château... J'entends quelqu'un, il me faisait signe comme ça... C'était le gardien du château, M. Alain MERZEAU. Il avait été relâché. Alors je me suis arrêté... Il me dit "Ne va pas là-bas ! Les allemands ils sont armés... Il y a des camions, des side-cars. Tous les autres se sont fait prendre...Tous... Ils les ont tabassés... J'en ai revu trois ou quatre... Les autres ont été emmenés en Allemagne, dans les camps... J'en ai revu trois à la libération, à la caserne BUGEAUD, ils m'ont dit "Mon vieux tu as eu du pot ! Ils ont cassé des bras... Il y en a un à qui il manquait l'oreille, le nez, un œil... Ils nous ont tabassés à coup de pied, de crosse... On a cru en crever... Ils nous ont chargés comme des sacs dans les camions".

Connue pour ses atrocités envers les civils, la légion nord-africaine sèmera la terreur pendant plus de 6 mois dans le Périgord.

(Source : A.LAPLACE)

Juin :

Les Maquisards attaquent la gare de MUSSIDAN. Les représailles ont été terribles. J'ai un copain qui a été fusillé sur le bord de la route. Sa tombe y est encore. Ces journées là ils ont fusillé plus d'une cinquantaine de personnes.

Juillet :

Le 26 juillet 1944, les maquisards ont dévalisé le train à NEUVIC. L'affaire du train était organisée depuis la préfecture, avec les cheminots et le maquis. Ils ont emporté des milliards. Cet argent partait pour BORDEAUX.

A la libération, certains groupes armés en ont profité pour commettre des actes de brigandage. Ils venaient récupérer des vivres en nous intimidant. Celui qui n'était pas communiste était considéré comme collaborateur.

Il y avait une jeune qui travaillait à la cantine... Elle avait dû trop parler... Ils ont commis des exactions sur des gens qui n'avaient rien fait. Il y a eu beaucoup d'exécutions sommaires.

Un jour un groupe d'individus est venu chez nous, chercher à manger. Ils se présentaient comme le comité de libération. Ils ont fait leur baratin... J'en ai reconnu un. Je lui ai dit "d'où tu viens, tu avais besoin des armes... Mais maintenant la guerre est finie, alors qu'est-ce que tu viens nous embêter ?". Ils sont partis, je ne les ai pas revus. Leur chef était appelé "double mètre". Ce n'était pas des gens de la région. Maurice de CAZARAT, faisait venir beaucoup de légumes sur sa propriété. La jeune qui travaillait là-bas a été trouvée enterrée dans le champ de pommes de terre. C'était le fameux "double-mètre". Une autre fois, ils sont venus à trois, armés, menacer le maire qui était M. PARTOUR. Ils l'ont remplacé par un autre, M.A. qui est resté jusqu'aux élections décidées par DE GAULLE. A cette occasion, il n'a eu qu'une seule voix. La sienne. Même sa famille n'a pas voté pour lui. M.PARTOUR est redevenu Maire.



La maison familiale

A la libération, il s'est formé des comités de libération dans toutes les communes, dirigés par les communistes, maquisards ou non. A FESTALEMPS un certain URBAIN, appelé "double-mètre" faisait régner la terreur.

(Source P. ROLLI)

En septembre 1945, on faisait les battages les uns chez les autres. Parmi nous il y en avait certains qui étaient connus pour leur comportement douteux.

Pendant plusieurs années les relations restaient tendues entre les habitants, entre ceux qui avaient commis des exactions et ceux qui les avaient subies...

Les familles juives...

On avait trois familles ici au village et une au LIMANS. Celles-là se sont sauvées. Mais les autres, là au carrefour... Je ne sais pas, il y avait au moins une vingtaine de personnes.. Un matin je me rappelle, j'allais au bois, c'était tout ouvert... les allemands étaient passés dans la nuit... Il y en avait une qui m'avait écrit, j'avais gardé la lettre mais je ne sais pas où elle est. Elle savait où elle allait, et nous aussi nous savions.

Il y avait DRABINOVSKY Isidore. Il était délégué par ISRAEL. Il était venu pour les cérémonies pour les Juifs à ST-PRIVAT, à FESTALEMPS, à MUSSIDAN,

je crois... Il était tout gamin quand il était au LIMANS (11 ans). Cette famille passait tous les jours et ma mère leur donnait du pain et d'autres choses à manger. Ils n'avaient rien. Ils sont restés deux ans.

Il y avait des Russes et des Polonais. Il y avait un jeune couple avec un petit gamin de quelques mois... Ils ont été raflés. Il y avait 5 ou 6 jeunes filles qui venaient m'aider quand je sarclais les maïs. Du jour au lendemain plus personne. DRABINOVSKY m'a écrit souvent. Il y avait M^{me} FAURE qui habitait sur la route de ST-AULAYE. Elle en avait gardé deux. Leurs parents avaient disparu et elle avait gardé les deux petits. Presque six ans... C'est long. On ne savait pas si ça allait finir. Je me rappelle quand les Américains ont débarqué au-dessus de la Manche, j'étais dans la vigne. Ma mère est venue me le dire. J'étais encore sous le joug allemand et le S.T.O. C'était elle qui allait à ANGOULÊME porter le certificat comme quoi je ne pouvais pas me déplacer. Et encore heureux, elle a eu à faire à un gradé français... S'il avait voulu il aurait pu me coincer. Un jour, ses subalternes, des jeunes comme moi, ont dit "*On va aller faire une perquisition à domicile*". Alors, ma mère est allée voir le gradé qui lui a dit "*n'ayez crainte on n'ira pas*". Ceux qui répondaient à la convocation ne revenaient pas. La kommandantur était dans la gare. Ils arrivaient sur le quai... et c'était le train pour l'Allemagne.



Quand vous étiez au Conseil Municipal...

J'étais conseiller municipal sous le mandat de M. PEYRONNET. Je m'occupais des chemins et des routes. Il y avait un cantonnier, mais il ne faisait pas tout. Ce n'était pas comme maintenant il n'y avait pas de machines. On amenait le gravillon avec les chevaux ou les vaches. On réparait, on curait les fossés. On curait les petits cours d'eau. Chaque propriétaire nettoyait ses bords de rives.

Le remembrement a tout saccagé. Ils ont fait des fossés... A la première gelée tout la terre est tombée. Il y avait des arbres qui tenaient la terre... Il y avait des gougeons, des écrevisses, des anguilles... Il n'y a plus rien. Le paysage a considérablement changé.

Quand vous étiez en activité, vous étiez chasseur, pêcheur ?

On chassait de tout. Maintenant je regarde les chevreuils. J'en ai vu six ce matin. Je suis obligé de fermer avec une clôture électrique, sinon ils viennent manger dans mon potager. J'ai eu jusqu'à 22 000 pieds de vigne. On faisait 60 barriques de vin. Il m'en reste 500 pieds. Ça m'a esquiné les mains quand il fallait tailler. Maintenant ils ont des sécateurs électriques. J'ai une voiture pour aller à ST-PRIVAT faire mes courses. Elle a plus de trente ans. J'ai fait plus de 250 000 km. J'espère qu'elle va passer au contrôle technique. Tous mes amis sont disparus.

Après ce long entretien, M. MARTY nous invite à partager un goûter avec lui tout en continuant à échanger sur des sujets plus légers, puis nous prenons congé de notre hôte.